

Guy-Olivier Chappuis
Violet infernal



Éditions Zarka

Chapitre 1

Elle a peint ses ongles en violet. Elle a choisi une chemise légère sans manches, parce qu'il fait chaud. Elle a ressorti un jeans fatigué, tailladé aux genoux, celui des premières manifs. Elle a hésité pour le soutien-gorge, elle y pensait depuis la veille : avec ou sans ? Sur le pont du Mont-Blanc, Mathilde se dit qu'elle a bien fait : sans, elle n'aurait pas été à l'aise.

Elles sont cinq, peut-être huit ou dix à porter une longue banderole d'un très beau violet. Elles marchent côte à côte depuis une demi-heure, sous un soleil de plomb. Elles ouvrent le cortège du 14 juin 2019 à Genève.

- On ne t'entend pas beaucoup.

Sa voisine de gauche vient de lui parler.

- Pardon ?

Mathilde regarde la petite boulotte qui vient de l'interpeller, la vingtaine à peine, lunettes cerclées, front tagué en violet. La petite squaw urbaine poursuit :

- Tu as retrouvé la parole ?

Mathilde préfère se taire. « J'ai dû tomber sur la comique du groupe », soupire-t-elle. La petite voisine ne s'en laisse pas conter.

- Tu viens de sortir de ta villa ?

Mathilde marque le coup. L'autre serre ses cordes vocales.

- Mais regarde-toi avec tes fringues de chez *Zara*. Ton mascara et ton vernis à ongles de chez *Cardin* ! Et tes *Converse* aux pieds !

- Parce que c'était tenue d'assaut exigée ?
- Et merde, une diva ! Une intello de Carouge, ricane la squaw.
- Fais gaffe, Nerfs en boule, tu es en train de laisser glisser la banderole. Tu vas prendre des heures d'arrêt.
- Mais écoutez-la, celle-là !
- J'ai aussi des sucettes pour ta récré.

Au milieu du pont du Mont-Blanc, une solide femme au sourire carnassier met fin à l'échange. Elle se plante devant la banderole. « Stop ! » hurle-t-elle dans un mégaphone. « Nous allons écouter Clémence. Ensuite, nous repartirons en direction de Plainpalais pour le big-brunch-nanas. » Des cris et sifflets joyeux, des applaudissements généreux, des bras tendus vers le ciel saluent cet ordre.

Clémence se met à parler. Elle parle bien. « Les hommes sont des brutes ! Des esclavagistes ! » La foule écoute religieusement. « Le patriarcat est l'opium des mâles, il faut en finir ! » La foule éclate. Vivats répétés, danses improvisées, embrassades étourdies, et la longue chenille s'ébroue. Le cortège se remet en marche.

Mathilde se retourne. Des femmes de tout poil, des centaines et des centaines, quelques milliers sûrement, occupent toute la largeur du pont et, à l'arrière, ça n'arrête pas de s'arrimer. On ne voit que ça : du violet. On n'entend plus que : « Ça suffit ! »

Mathilde se dit qu'elle a bien fait de venir. Il fait beau et la manif est joyeuse. Peut-être plus gaie que les manifestations d'avant. Comme en 2012, « *On a toutes été*

violées ». C'était à Paris. Avec Triz, la main dans la main. Contre les cathos, les retardés, les bon chic bon genre. Il y avait eu pléthore de lacrymogènes, elles s'étaient embrassées des larmes plein les yeux.

La banderole glisse de ses mains.

- Problème ? reprend la petite boulotte.

- La foule derrière nous, cette bonne humeur, c'est génial ! Je suis émue, tu vois. Et pourtant, j'en ai connu des manifestations.

- Je m'appelle Rita. Et toi ?

- Mathilde.

- Joli prénom.

- Pas trop vieillot pour une jeune femme de ta génération ?

- En plus, tu es très belle... Je veux dire, pour ton âge.

Mathilde n'a pas le temps d'esquisser un sourire. Devant elle, la dénommée Clémence entonne un nouveau chant de guerre, immédiatement repris par la foule enchantée. « Machos, fachos ! Machos, fachos ! Plus fort les filles, je ne vous entends pas ! » gueule le mégaphone.

Avec Rita, Mathilde reprend cette virile antienne. Sur un rythme saccadé. Ça lui rappelle un concert au stade de la Praille. « Johnny ! Johnny ! » Trente mille gorges déployées. Soixante mille pieds agacés. « Johnny ! Johnny ! » Triz l'avait embrassée dans le cou. Et l'autre qui les faisait poireauter. C'était si doux. C'était quand déjà ? Il y a sept ans ? Mathilde sourit malgré elle. Elle avait quarante-et-un ans.

Le cortège poursuit sa longue marche. « Machos, fachos ! Machos, fachos ! » La grande gueule au mégaphone s'approche. « Plus haut la banderole ! Au bout du pont, il y a des photographes et la télévision. Allez les nanas, on va leur montrer à ces toutous en laisse, à ces matous bedonnants ! »

Johnny ? C'était pour son anniversaire. C'est Triz qui lui avait offert ce cadeau. Elles s'étaient enlacées dès les premières notes du *Tableau de Hopper*. Sous sa robe bleu sombre froissée, elle cachait son âme cabossée.

Triz, l'ensorceleuse. Dieu, que cette femme savait y faire ! Des mains de fée, des yeux impudiques qui lui faisaient baisser les siens, un cœur froid, souvent, mais tellement chaud quand il le fallait ; l'esprit toujours à l'affût, l'âme damnée à tout jamais. Prête à tout, pour elle d'abord, pour Mathilde après. Mathilde, sa Miss... Elle saisit son coin de banderole, les ongles plantés dans le plastique durci, des larmes coulent sur ses joues.

Devant les caméras, changement de tempo, hurlement collectif. « Ça suffit ! » est repris par tout le pont du Mont-Blanc, d'un seul cœur : les amies, les copines, les ennemies, les jalouses, les inconnues, les trop connues, les fortes en tout, les moins nanties, les professionnelles, les au black, les bien payées, les mal armées, les débutantes, les blanchies sous le harnais. Toutes ces rescapées du mâle s'égosillent. Une fois, deux fois, dix fois, vingt fois.

Des pancartes surgissent de l'arrière, des cheveux décolorés sortent de la masse, des gigues endiablées ralentissent le mouvement. Il est temps de sortir les micros de leurs housses, de mettre les flashes sur rafale, de faire tourner

les caméras. Ce soir, au journal de 19h30, il y aura « moins de couilles, plus de liberté ! »

* * *

Louis a choisi le bout du pont du Mont-Blanc. C'est près de la gare et ça simplifiera la vie de Téo. Et puis tous les confrères y sont amassés. Sauf que les flics ont bloqué le passage. Mobile à l'oreille, Louis essaie d'entendre ce qu'on lui dit. Pas facile avec ces « ça suffit ! » ou ces « machos, fachos » qui fusent comme des missiles. Non seulement Téo n'est pas fichu d'être à l'heure, mais sa voix fluette se perd dans le mobile.

Les premières soldates violettes arrivent à la hauteur de Louis, de l'autre côté d'un cordon de policiers. Le gros du cortège n'est plus très loin et toujours pas de Téo en vue.

« Machos, fachos ! Machos, fachos ! » Slogan sans fin, rengaine syncopée.

La première vague de la *Grève des femmes* s'abat comme un tsunami sur le nid de reporters et les flics qui serrent les rangs. Louis court à gauche, à droite, se bouge pour aller au contact. Il revient sur ses pas. Il bouscule des confrères bougons, des passants dépassés. Il se retourne.

- Téo, enfin !

- Cool mec, ça n'a pas vraiment commencé. Regarde, elles arrivent. Des *escargotes* au pas de charge.

- Ferme-là et mitraille !

- Tu as un angle précis ?

- D'abord des plans larges, généraux. La masse pour la une. Les gros plans, les portraits, c'est pour la suite. Pour le bain de foule. Pour des interviews en live. Go !

Louis prend la foule à rebrousse-poil, par le côté, avant de fendre les rangs des marcheuses, Téo et ses objectifs sur ses talons.

- Dégagez, machos-fachos ! jacassent quelques voix.

- C'est pour *La Tribune*. On fait notre boulot !

- Nous aussi !

Téo est aux anges. Il n'y a qu'à shooter, l'émotion entre toute seule dans le boîtier. « Si c'était comme ça tous les jours, je pourrais me la couler douce », soupire le photographe.

- On continue !

- Ne bouge pas Louis, je crois que j'ai une touche !

Le journaliste et le photographe prolongent leur bain de femmes avec jubilation.

- Louis, regarde de l'autre côté du pont !

- Des *femen* ?

- Ça m'en a tout l'air. On y va ?

- On ne pourra jamais passer !

Téo et Louis zigzaguent entre des rangs toujours plus serrés. Ils s'arrêtent pour les questions de Louis, les femmes reculent pour les photos de Téo. Puis les cercles se plaquent comme des ventouses sur les deux reporters.

Ceux-ci reprennent leur brasse dans le sens du courant. Ils marchent sur des pieds, frottent des chevilles, frôlent des courbes, forcent le passage. L'heure n'est pas aux excuses, il faut avancer, faire parler cette foule.

Les rictus se détendent, les rires s'encouragent, les mains se serrent, les exhortations fusent ; quelques petites engueulades aussi et des sourires pour réponses ; des poings brandissent des pancartes, des poitrines se soulèvent. Ce cortège, un bateau toujours plus ivre au fil des arrivées.

Téo mitraille comme un ranger dans la jungle, Louis serre son carnet de notes, écrit comme il peut. Quelles questions poser dans un endroit pareil, dans un moment pareil ? « Tous les hommes sont-ils vos ennemis ? Pas un seul à sauver ? Tous des fachos ? Des machos, je ne pose même pas la question... Votre prénom ? Votre âge, heu, non... » Suivante ! Téo aurait préféré des numéros de téléphone.

La foule trépigne. Un pas, un arrêt, puis deux nouveaux pas, soudain un mouvement de recul. Ça tangue mais ça reste debout. Devant, le mégaphone reprend : « Direction Plainpalais ! Machos ! Fachos ! » Les manifestantes se prennent par les coudes, entraînant Louis et Téo avec elles.

Les deux se laissent porter par les vagues qui arrivent toujours plus fortes de l'arrière. Les pas désunis s'unissent et l'ensemble marche enfin d'un seul mouvement. Il est temps de s'extraire du magma. L'immersion a ses limites.

- On va profiter du virage au bout du quai pour sortir du cortège, fait Louis.

- Et les *femen* ?

- On ne va jamais y arriver. On sort du cortège et on file à Plainpalais pour l'interview de la meneuse. Après, on sera bon.

- La poétesse du jour.

Les manifestantes occupent toute la largeur de la chaussée. Pour rejoindre le début du cortège, Louis et Téo prennent une ruelle latérale. Ils courent maintenant. Un cortège, ça lambine, mais ça avance quand même.

- On aurait dû prendre le tram jusqu'à Plainpalais et les attendre là-bas !

- Les trams sont à l'arrêt !

Louis se retourne plusieurs fois. Téo fait moins le malin. Ses deux boîtiers en bandoulière et son sac à dos mal réglé lui scient les épaules. Le souffle toujours plus court, il commence à suer.

- Stop ! J'ai besoin d'une pause.

- Tu nous mets en retard.

Téo dépose son barda sur un banc public et allume une cigarette. Louis profite de l'arrêt pour relire ses notes. « Merde ! J'ai vraiment besoin de lunettes. » Il doit allonger le bras, ses lettres ont étrangement rapetissé et puis, avec les années, son écriture s'est déliée jusqu'à ne former plus que des hiéroglyphes. À cinquante-et-un ans, il refuse cette réalité.

« C'est bon, on peut y retourner ! » De nouveau harnaché, Téo attend. C'est la deuxième fois qu'ils travaillent ensemble. Le photographe vient de débiter dans le métier, il a déjà envie de quitter *La Tribune*. « Je vais me mettre à mon compte et shooter à la pige. Je bosserai moins et je gagnerai plus ! » Téo

a vingt-deux ans. Il est célibataire. Il vit à Lausanne. Quant à Louis, laissons-le rattraper le photographe.

Les deux hommes marchent d'un bon pas désormais. Ils suivent le Rhône jusqu'au pont de la Coulouvrenière. Ils profitent d'un arrêt du cortège pour prendre un peu d'avance. Le soleil a l'air d'apprécier cette journée. Il fait la fête en jaune clair et blanc. Les flics en relèveraient leurs bras de chemise.

- Salut, Louis !

Un policier à moto vient de s'arrêter près du journaliste.

- Tiens, Roger ! Toujours à la direction des opérations ?

- Plus que jamais, j'y suis trop bien. Et toi, toujours sur le terrain ?

- Comme tu vois.

- Tu as pris des cheveux gris !

- Pas toi ? Avec ton casque, je ne vois rien.

- Plus un tif sur la tête, mon vieux. À même pas cinquante balais !

Le motard est reparti.

- Tu tutoies les flics ? s'étonne Téo.

- Pas tous.

- Et la déontologie ?

- Quoi, la déontologie !? Elle nous empêche de parler aux flics, la déontologie ?

- Les flics, c'est fait pour fliquer, pas pour nous parler.

- Quand tu te seras retrouvé sur un fait divers sordide, en pleine nuit, avec des flics qui sont comme toi secoués par

ce qu'ils ont vu ou entendu, tu comprendras. Il n'y aura plus ni flic, ni journaliste. Le *tu* s'imposera de lui-même. Un retour à notre humanité.

- C'est bien ce qu'on m'avait dit : vieux, on devient émotif.

- D'abord, je ne suis pas vieux, j'ai de l'expérience. Et puis n'oublie jamais ça, Téo : le journaliste doit savoir écouter. Et écouter tout le monde, y compris les flics ! Ensuite seulement il peut commencer à écrire, à dire, à témoigner. Sans jamais juger.

- Amen !

- Je crois que ton appareil est à plat, mon p'tit Téo. Regarde, la lumière rouge clignote. Et le cortège arrive. Secoue-toi !

Le photographe hausse les épaules, regarde où se trouve le soleil, puis s'approche du Bâtiment des forces motrices.

- De là, j'aurai le cortège en enfilade et le jet d'eau en arrière-plan. Celle-là, elle va faire le tour du monde, tu verras ! Pour l'interview de la poétesse au gueuloir, on n'est pas pressés.

Téo fait encore un signe à Louis : vas-y, je te rejoins après ! De l'autre côté du Rhône, il aperçoit les capots bien alignés de plusieurs camions bleu foncé. À travers les grillages de protection des fenêtres, des visages casqués le fixent. Téo sort un monopied de son sac et installe un téléobjectif sur l'un des boîtiers. « Avec mon 400 mm, je vais écraser l'image au max, génial ! Et si les casqués venaient à s'énervier ? » Téo ricane, sa cigarette a failli tomber par terre.

Il faut croire que ce n'était pas le jour des casqués. Le cortège s'est étiré jusqu'au bout comme une chenille paresseuse. À Plainpalais, Louis et Téo réussissent à tirer quelques mots à la prêtresse Clémence et son portrait au gueuloir, avant de bifurquer vers des stands de nourriture et de boissons.

- Vite, il faut bouffer avant que les hyènes ne rapploquent !

- Téo, ce n'est ni le moment, ni le lieu.

- Vieux jeu, va !

- Règle numéro deux dans ce métier : le journaliste doit être un caméléon. Se fondre dans le milieu où il travaille. Passer inaperçu pour mieux comprendre et rendre compte. Essentiel pour réussir.

- Tu choisis quoi ?

- Une salade de lentilles et orge perlée. Ça m'ira très bien.

- Il y a un Mac Do plus loin. Je te laisse les lentilles et l'orge machin. De toute façon, il n'y en a pas assez pour tout le monde. On se retrouve directement au journal.

Louis s'approche d'un stand. Il hésite entre les lentilles roses et les vertes ; la salade d'orge perlée a l'air pas mal. Dans un grand faitout, des clous de girofle, du thym et de la coriandre surfent à la surface d'une eau frémissante. Une jeune femme au sourire éblouissant et à la peau noir chocolat brasse le tout avec lenteur. Elle porte un boubou couleur pêche et un jupon blanc dont les dentelles tombent sur des sandales.

- Combien l'assiette ?
- Comment ça, combien ?
- Avec un peu de moutarde, s'il vous plaît !
- Désolée, monsieur, ici on ne vend rien. Mes assiettes, c'est pour les manifestantes. Uniquement pour elles.
- Moi aussi, j'ai manif... Enfin, j'ai marché avec les manifestantes. Je mérite bien ma petite assiette, non ? Votre orge perlée me fait envie !
- Allez mettre un tutu autour des reins, monsieur. Après on verra !
- Le tutu, s'il n'est pas violet, ça ne compte pas, j'imagine ?

La jeune femme au boubou offre toutes les dents de son sourire à Louis.

* * *

À quelques mètres de là, le micro n'en finit pas de passer de bouche en bouche. Clémence la prêtresse en chef a laissé la main depuis un bout de temps. Elle se désaltère avec une bière artisanale parfumée au pamplemousse. Trop sirupeux pour Mathilde, qui est déjà accoudée au *Houblonne ou rien*, un stand tenu par des jumelles.

- Vous n'avez rien d'un peu plus amer ? demande Mathilde.

- Tu n'aimes pas notre spécialité au pamplemousse ? fait la jumelle rouquine. Tu es bien la première. Essaie donc celle

au litchi ou à la menthe. Et puis, non ! Là, j'ai un truc géant aux herbes fraîches légèrement poivrées. Une tuerie ! Avec un petit bédo, c'est sublime ! Le laissez-passer pour un après-midi de rêve.

- Si ça fait passer tous ces discours, je veux bien essayer...

- Quoi !? Qu'est-ce qu'ils ont, les discours ?

Clémence a planté ses yeux dans ceux de Mathilde, comme le cow-boy mis en joue dans un western spaghetti. Début d'harmonica.

- C'est répétitif, soupire Mathilde. Ça fait une heure qu'on tourne en rond avec les mêmes mots, les mêmes cris. Les mêmes slogans bouffis. Les mêmes applaudissements.

- Tu crois quoi ? Ces discours, c'est la terrible réalité des femmes ! Et il faut les répéter encore et toujours. Inlassablement. Nous sommes en guerre, réplique Clémence.

- Tu nous prends vraiment pour des nunuches ?

- Je fais partie du *Collectif unifié des organisations féministes pour l'égalité intégrale* qui coorganise cette journée historique du 14 juin. Et tous ces discours que tu dénigres niaisement montrent l'unité de toutes les organisations qui militent au jour le jour pour les droits des femmes dans ce pays.

Mathilde hausse les épaules et regarde ailleurs, Clémence reprend son souffle.

- Elles ont toutes des revendications sectorielles à défendre et je t'interdis de dire que tous ces discours sont les mêmes. C'est faux !

- J'ai bien essayé d'écouter, je t'assure. Et je ne suis pas aussi hermétique, comme tu sembles le croire. Simplement, ces cris dans le micro, ça me fatigue. Si au moins ces vociférations avaient du sens, de la raison, du style.

- Mais qu'est-ce que tu fiches par ici avec tes grands airs de Madame, tes critiques bourgeoises ? Tu t'es trompée de présélection devant le pont du Mont-Blanc ? Ou tu espionnes ? Mieux encore, tu es flic ! Une infiltrée ! Ah, oui, c'est ça, j'aurais dû me méfier. Casse-toi !

- Sinon ? sourit Mathilde.

- Dégage, la jaunasse !

Clémence fait bien une tête de plus que Mathilde, une armoire normande au féminin. Son visage est plutôt délicat ; il est devenu crispé, rouge vif. Du jeans troué au pull moulant, elle a pourtant de l'allure. Maintenant ses mains deviennent des griffes, ses bras, des battes de base-ball. Mathilde recule.

- C'est une habitude du collectif de terroriser ceux qui ne pensent pas comme vous ?

- Fous-le-camp !

L'altercation est prête à exploser. La jumelle rouquine a déjà appelé sa jumelle décolorée pour éviter l'empoignade. Quelques manifestantes se sont aussi rapprochées pour calmer le jeu.

Clémence balance encore quelques invectives où il est question « de ne jamais oublier ton visage, salope ! » Enfin, Mathilde n'est pas sûre du texte et elle n'en saura pas plus. Clémence est déjà ceinturée par des camarades qui la font refluer vers d'autres stands.

- Je t'offre une bière à la mangue, soupire la jumelle décolorée.

- Quelle furie ! poursuit la jumelle rouquine. Pour nous remettre, on devrait plutôt se faire une tournée bien poivrée.

- Pas pour moi, coupe Mathilde. Je vais y aller. J'en ai ma claque. Merci pour l'accueil et votre intervention.

Mathilde est assommée. Cette manifestation aurait dû avoir un délicieux arrière-goût de nostalgie, une sorte de retour caressant sur d'autres manif. Un pèlerinage, pourquoi pas. Mathilde espérait revivre des ferveurs fanées, des amours exhumées. Tout s'est dilué dans cette stupide altercation.

Elle évite de passer trop près du petit podium au micro acéré. Elle se retourne une dernière fois sur la foule bigarrée avant de s'extraire de la masse violette. Au moment de reprendre sa marche, elle manque de heurter un passant qui s'arrête net.

- Oh, excusez-moi, je suis si distraite. Je...

- ... mais... c'est toi, Mathilde ?

- Louis !